

Éric Chauvier en périlittérature

Dans un genre qui relève, pour une fois, davantage de l'essai, l'anthropologue poursuit dans *Les Mots sans les choses* sa réflexion sur le langage et en appelle au *désenvoûtement* pour se libérer des mots de la gouvernance et des *fictions théoriques*. Se référant avant tout au *terrain*, l'auteur emprunte des chemins littéraires pour le partager, l'air de rien, ou presque.

Saint-Médard-en-Jalles, près de Bordeaux, au cœur de ce que l'on nomme la *périurbanité* où règnent les résidences pavillonnaires, les déplacements en voiture, les hypermarchés magnétiques... Ce qu'un article de *Télérama* avait qualifié de « *moche* », ce à quoi Éric Chauvier avait répondu par un court livre joliment intitulé *Contre Télérama* dans lequel il tentait de dire la vie ordinaire – concept qui lui est cher – propre à ces quartiers où résident beaucoup de Français et qui sont pour lui dignes d'intérêt, ne serait-ce que parce qu'il y vit. Nous (car nous étions deux pour réaliser cet entretien avec en tête ceux menés par Pierre Desproges et Daniel Prévost, rien de moins) avons écouté Éric Chauvier dans une librairie évoquer les bienfaits du malaise, notamment dans la conversation, et nous avons lu ses livres où perce son regard aigu, mélange de sécheresse et d'une tendresse empreinte de pudeur. Nous avions donc un soir quitté la *ville-centre* pour aller en *périurbanité* en craignant, dans le jeu de l'entretien, un certain malaise de la rencontre.

Éric Chauvier est-il un écrivain ? Tous ses livres interrogent le langage, ces mots qui sont imposés et qui éloignent chacun d'une *présence au monde* singulière. Usant de stratégies littéraires, raconteur d'histoires basées sur des expériences d'enquête, s'impliquant dans les récits par le « je » et des pans de sa vie privée, adoptant à chaque ouvrage une forme particulière, à la recherche de voix que le discours médiatique, économiste, politique et même scientifique n'entend pas, il nous semble pour notre part que cet anthropologue, notamment dans le salutaire *Somaland*, envisagé comme un « *acte de réparation* », peut bien être qualifié ainsi. Ses analyses étant sous-tendues par des visions politiques, il en appelle également à une résistance et une forme de libération par le langage en laissant la manière ouverte, sans doute pour ne pas tomber à son tour dans les concepts surplombants.

Ce soir-là, Éric Chauvier s'est montré attentif et accueillant, patient face à la longueur de certaines questions (raccourcies ci-dessous), soucieux de précision sans perdre de vue une forme d'inachevé qui est le cours d'une pensée, n'osant que peu à peu dire sa volonté littéraire et son désir d'une écriture

performative, qui puisse changer quelque chose. Il avait d'entrée de jeu ouvert une bouteille de vin (« *bio* », dit-il avec un sourire), qui fut bue. Nous avions l'impression après l'entretien d'avoir souvent ri. C'était vrai mais la retranscription nous démontra que nous étions le plus souvent deux à rire bêtement, évacuant sans doute la crainte du malaise qui s'avérait tout à fait fausse. Éric Chauvier a bien ri lui aussi, mais avec la retenue qui est la sienne, une position en creux, qui observe. À moins, autre hypothèse, qu'il tienne mieux le vin que nous, ce qui est un peu vexant.

Une expression traverse vos livres, celle de « *vie ordinaire* ». Quel sens lui donnez-vous ?

C'est du quotidien, mais qui peut se rompre. La vie ordinaire est essentiellement constituée par du langage, de la communication ; mais il suffit, ce qui est assez fréquent, qu'il y ait un peu d'embarras, un malaise, pour que cet ordinaire se rompe. Wittgenstein et Austin disent à ce sujet à peu près la même chose dans leur philosophie, la perception que nous avons de la vie apparaît dans nos facultés à nous accorder dans le langage. Il y a de la décence ordinaire comme disait Orwell, des moments d'harmonie, familiale, amicale mais pas tout le temps, notamment au travail. Quand on ne s'accorde plus, il y a de la dissonance, du conflit, de la vie ordinaire. Je prends *ordinaire* dans le sens d'un accord linguistique rompu. C'est bon à penser, ces moments-là, ça fait sens. C'est un modèle de compréhension du monde pour moi, une approche analytique et critique.

Le terme d'ordinaire n'exclut donc pas le singulier.

Au contraire. Il est très opposé au banal. On ne peut pas penser l'ordinaire si on ne s'attache pas aux indices, qui ramènent à ce qu'il y a de singulier. Dans *Les Mots sans les choses*, je suis un peu en rupture avec les modèles surplombants qui veulent nous expliquer la vie sans donner à penser l'ordinaire. Avec un monde qui fonctionne, finalement, mais qui est purement théorique, sans singularité, sans aspérité.

Vous distinguez aussi l'ordinaire de ce qu'on nomme le « *réel* ».



© Rodolphe Escher

Dans l'usage courant qu'on en fait aujourd'hui, le « réel », c'est plus une injonction de réalisme, quelque chose qui serait là pour nous ramener à une approche managériale du monde – le réel est dur, c'est ce qui est dur. Pour les philosophes, c'est une boîte noire : on suppose une espèce d'ontologie de ce truc-là, ce présupposé ou concept qu'on ne peut pas saisir. L'ordinaire au contraire tout le monde peut le saisir, il suffit de s'arrêter sur ce qu'on vient de vivre.

Une autre expression qui revient dans vos ouvrages est celle de « vie mutilée ».

Je m'étais surtout servi de cette catégorie d'Adorno dans *Contre Télérama*, en décrivant la vie pavillonnaire. Mais j'étais assez nuancé en réalité : pour Adorno, la vie mutilée, c'est une aliénation doublée d'une impossibilité à définir cette aliénation. Double sanction. Je me sens plus proche de Michel de Certeau qui travaille sur la notion de tactique, comment on met en place des formes de résistance au quotidien pour conjurer une aliénation dont les personnes ont conscience par ailleurs, quand il s'agit de prendre sa bagnole dix fois par jour ou d'être hyperdépendant de l'hypermarché. On a alors l'impression que sa vie est factice, déconnectée de la nature : ce que je décrivais avec cet oiseau qui s'éclate contre une baie vitrée. Personne ne sait quoi faire du cadavre de l'oiseau, les

gens sont perdus, moi le premier.

Après, ce qui m'intéresse surtout chez Adorno, c'est un état d'esprit, une façon d'appréhender le monde non pas de manière hyperpositive – en considérant qu'il faut se battre pour arriver à tel ou tel objectif – mais dans ce qu'il a de défaillant. Concevoir que la négativité est bonne à penser fait terriblement peur à notre époque. C'est casser l'ambiance, les gens n'aiment pas ça, c'est normal, ni « se prendre la tête ». Ils peuvent vivre du sordide ; à côté, il y a l'injonction de positivité. On peut à l'inverse se souvenir de la ville baudelairienne, faite de négativité, d'odeurs, de conflit, de prises de risque... Je ne regrette pas cette ville mais qu'est-ce qu'on fait, comme roman par exemple, s'il n'y a pas de négativité ?

Les villes modernes seraient celles de la distance au monde, autre leitmotiv de vos livres, que vous opposez à « présence au monde », « vie »... ?

Il y a rien de pire que ça, que le sentiment d'être en dehors du monde tel qu'il tourne. C'est quelque chose que je rencontre vraiment dans mes missions en Seine-Saint-Denis, ou dans les zones périurbaines : là où concrètement il n'y a plus de travail, il y a déprime. J'aime beaucoup ce terme qui est une bonne mesure du marasme.

Peut-on comprendre votre recours à la première personne ou aux expériences personnelles par la volonté d'éviter cette déprime ?

J'ai le souci de toujours partir d'enquêtes où je suis partie prenante – ce qu'on nomme observation participante en anthropologie. Je parle donc de moi dans la mesure du raisonnable, je ne suis pas le nombril mais je suis avec les gens. La singularité du « je » permet de reprendre prise avec ce que vous appelez « présence au monde », ce n'est pas le « nous » flottant des livres d'économie qui ne parlent pas des êtres humains, où on a le sentiment de déprime. L'écriture est intéressante pour moi de ce point de vue. J'essaie de tirer de cette espèce d'immense trou d'oubli la vie ordinaire à partir de choses que tout le monde peut vivre.

Derrière ce langage, il y aurait une intention, une stratégie ?

... Je ne crois pas aux complots mais il y a aujourd'hui des chercheurs qui travaillent directement pour les clubs de pensée, les *think tank*, donc pour faire élire tel ou tel politique, pour des actions de lobbying : le langage alors est dévoyé à une cause qui n'est plus du tout de décrire le monde, qui est purement utilitariste. Il y a là une stratégie délibérée, de remplacer la chose politique, l'intérêt général, et d'euphémiser le débat public par des mots par rapport auxquels les citoyens sont en déprise totale. Les concepts comme *donnant-donnant*, ceux de l'écologie politique... D'autres chercheurs sont sans doute un peu dépassés, leurs concepts se retrouvent très vite dans les tuyaux de la gouvernance... On perd très vite l'aspect descriptif et analytique du mot. Les *gender studies*, les théories du *care* sont à un moment donné des travaux sérieux puis ils sont récupérés et le citoyen ne peut pas décrire ce qui lui arrive avec ces mots-là. Voir aussi la scène que je décris dans *Les Mots sans les choses*, où les enseignants sont obligés de parler de « fait religieux », concept qui fait autorité mais qui est incapable de décrire ce qu'ils vivent. Ça ne veut pas dire qu'il faut renoncer aux concepts, ça veut dire qu'il faut les critiquer. Les concepts sont là pour être attaqués, massacrés, harcelés, remis en question, etc. C'est là que le sens apparaît. Dès que vous êtes sur un « terrain », comme on dit en anthropologie, tout vous saute au visage ou à la conscience. Ces mots dont je parle ne tiennent pas une seconde. Rien n'est simple : les pauvres ne sont pas seulement des gens violents ou des gens pour lesquels on devrait avoir de la pitié. On a tous connu ça, sauf ceux qui prétendent en parler. Mais il y a aussi pas mal de chercheurs qui résistent à cela, qui travaillent sérieusement.

Dans *Les Mots sans les choses*, vous consacrez des pages assez cinglantes à ces théories aujourd'hui assez courues du *care* et du *genre*...

Je me demande si la théorie du genre ne vient pas euphémiser le politique, le rapport de classe. Il y a un effet de recouvrement sur ce qu'on ne veut plus voir, la conflictualité entre les classes. C'est du lissage. Même chose pour le *care* alors que, par exemple en psychiatrie, la négativité du rapport soignant/soigné est très intéressante à penser. « Prendre soin de l'autre » ne m'apporte rien et m'empêche de travailler sur la dureté ou le dissonant, ce qui n'est pas encore en mots. On peut tout faire des injonctions sur des problèmes mais ce n'est pas de la science, c'est de l'éthique. Le succès de la théorie du genre est incroyable : le livre de Judith Butler est un grand livre, mais qu'est-ce qu'on en fait derrière ? On a communautarisé un ensemble de citoyens, on les a *genrés* ou bradés. L'État pouvait mal s'en occuper auparavant, mais ça faisait partie de ses prérogatives. Aujourd'hui il y a les *blacks*, les *gays*, les *trans*... C'est performatif, on transforme les citoyens en personnes qui n'ont plus le sens d'un État devenu exsangue. Cela fait un peu Troisième République ce que je dis mais l'État social, cela fait sens. Ces études sont en contradiction avec cela.

On oublie quand même dans ces études les paysans *trans*... Pour évoquer les formes de lissage, vous utilisez les expressions « *couloirs aériens du langage* » ou « *langage désaffecté* », jamais *novlangue*. C'est intentionnel ?

Oui. Avec la *novlangue*, il y a l'idée d'un système, d'un modèle. Je pense que c'est beaucoup plus insidieux et fragmenté dans notre société, il y a une foule de façons et de registres d'aliénation différents, de psychopathologie du langage différentes, que ce soit dans l'écologie politique – tout ce qui est autour du développement durable, du citoyen éco-respon-

« Les concepts sont là pour être attaqués, massacrés, harcelés, remis en question, etc. C'est là que le sens apparaît. »

sable – mais aussi dans ce qu'on nomme « ingénierie du social », chez les enseignants où *coaching* remplace formation. Chaque corps de métier peut être atteint. *Novlangue* me semblait trop massif. Je pense que c'est plus quelque chose d'organique qu'un programme théorique.

À vous lire, on a le sentiment qu'il y a un éden originel, un avant les mots sans les choses pour reprendre le titre de votre livre, comme durant l'enfance, tel que vous la décrivez. Cela a-t-il jamais existé ?

Je ne pars pas de là, bien sûr, cet éden est totalement une fiction. Par contre, il y a l'histoire récente : avant le mot *beur*, comment le mot *arabe* pouvait être utilisé dans telle ou telle situation, comment ce mot-là était révélateur de rapport de classe et comment *beur* a tendance à niveler ces rapports. S'il y a une nostalgie pour moi, c'est une nostalgie d'avant 30 ans.

Ces formes diverses de l'euphémisation politique, on pourrait donc les ramener à l'avènement de la gauche socialiste. Vous avez un peu plus de 40 ans, c'est ce que vous avez connu.

C'est la gauche qui en 83 décide de rompre avec les classes populaires quand les communistes quittent le gouvernement. Et fait la journée de la poésie et la fête de la musique, parle de *beurs*... Michéa parle de trahison, je ne sais pas mais il y a quelque chose de cet ordre-là. Je crois de toute façon que Mitterrand ne se souciait pas des classes populaires. En tout cas, c'est exaspérant. La droite est dure, par définition, quand elle est au pouvoir, mais elle permet une conflictualité. Je ne dis pas que je souhaite cette conflictualité mais elle permet de voir les rapports de force. Et là on les perd avec une sorte d'injonction à la positivité : les *beurs* c'est du verlan transformé pour les technocrates. Ou *gens du voyage* aujourd'hui : *gitan* n'est absolument pas un gros mot et surtout il est plus précis. La gauche est très responsable de ça, la droite elle se fout complètement de ce genre de choses.

Pas forcément : on pourrait dire que vos critiques d'un langage déréalisant rejoignent parfois celles d'un Philippe Muray.

C'est une question qui se pose. J'ai lu Muray. (*En riant*) Je n'aimerais pas finir comme ça. Il est juste sur sa capacité à saisir quelque chose. Mais je me sens très humaniste, ce que lui ou d'autres ne sont pas. Muray ne pense pas la vie ordinaire, il est dans un constat de journaliste sur un monde qui s'écroule. Comme Zemmour aujourd'hui. Ça m'intéresse plus d'aller voir avec quelle gêne les gens utilisent le mot *beur* par exemple, ou les injonctions qu'on met sur les petits élus pour parler de la réalité sociale, comment ils sont obligés de se mettre des claques pour ne pas sortir des mots qui feraient tache. Il y a rien qui me fasse autant rire que ça. C'est une réalité brute. Dans *Somaliland*, j'y étais en permanence confronté : comment les personnes sont sommées de réutiliser des mots trop lourds pour eux. C'est pathétique, ridicule, et touchant aussi d'une certaine façon.

Dans *Les Mots sans les choses*, vous décrivez un adolescent qui formule un vœu (« faire de l'événementiel »), tout en le neutralisant. Cette attention à un individu dans ses résistances, n'est-ce pas justement ce qui peut trancher avec les proses qui ne distinguent que le risible ?

Exactement. Ce jeune a fait cinquante décrochages scolaires, a transporté de la drogue... C'est cela qui donne tout son sens au fait qu'il dise *événementiel*, comme le fait qu'il souffle en le disant : il montre en le prononçant que ce mot ne lui convient pas du tout, que c'est une valise en plomb qu'on lui dit de porter. C'est le contexte, l'analyse pragmatique du langage qui permet d'avoir une critique plus singulière mais elle n'assène pas. Le lecteur fait son chemin avec ça.

Vous dites que Bourdieu, d'une certaine façon, a échoué dans sa tentative de sortir de la scolastique et du cercle scientifique afin que son travail soit efficace pour ceux qui le lisent. Vous-même vous utilisez des termes savants dans vos livres. À quel lecteur vous adressez-vous ?

Je m'adresse au citoyen ordinaire. Qui doit être capable de confronter ce qu'il a envie de dire ou ce qu'il se retient de dire avec les mots qui lui sont présentés. Par exemple, est-ce qu'aujourd'hui le mot d'austérité a une valeur descriptive ? Et comment les gens pourraient retrouver tout ce qu'ils n'ont jamais dit autour de ce mot, parce qu'il a éteint toutes les lumières, toutes les prises de parole possibles ?

Le livre aurait quasiment une fonction thérapeutique ?

Oui. Un traumatisme, c'est le b.a.-ba de la psychothérapie, qui ne trouve pas de mot, c'est déjà insupportable ; mais un traumatisme auquel on oppose des mots trop larges ou trop lourds, c'est pire parce qu'on prétend donner une solution à un problème qui ne pourra jamais s'exprimer. C'est vraiment le problème actuel du rapport à la politique, ou à ce qu'il en reste, et qu'évidemment l'extrême droite va l'exciter comme d'habitude en le recouvrant de questions identitaires.

Vous appelez au « désenvoûtement », vis-à-vis de ces langages, par le langage. Il n'y aurait pour vous de libération possible que par le langage, sans acte politique concret ?

(en riant) Le désenvoûtement, on me l'a dit... Ce doit être ma fascination pour les films d'épouvante ou d'exorcisme... Le langage est pour moi un outil et un puissant révélateur. Mais l'acte politique concret est quand même indissociable du langage. C'est la dimension performative du langage, quand un mot va faire accomplir une réalité : comment le concept de « ville-monde » a pu transformer les villes parce que les urbanistes s'y sont engouffrés par exemple. Je ne sais pas où est l'acte politique concret, j'ai plus l'impression qu'il n'y a que du langage. Je ne vois pas comment sortir de ça.

« L'analyse pragmatique », dites-vous, permet d'entendre ce que masquent ces mots. La littérature aussi, non ?

On met quand même au plus bas la capacité de la littérature à comprendre le monde, dans l'opinion commune et autorisée. Les hommes politiques ne sont plus des lettrés. On n'a pas l'impression que cela puisse être autre chose qu'une poétique de musée ou de divertissement. Alors qu'évidemment les écrivains portent des paradigmes, des propositions de vérité et qu'on ne peut pas retrouver les souffles autrement. Si je fais une analyse pragmatique du langage, je vais utiliser une foule de conventions qui vont nuire à la fluidité de mon propos, et surtout ça ne sera pas lu par ceux qui m'intéressent, comme

les éducateurs, tous ces gens en institution. Et la littérature, enfin faire un peu de narratif et de poétique, permet une forme d'efficacité et d'arriver à ce moment où ce qu'ils lisent n'est plus considéré que comme quelque chose qui leur parle. Ils y voient à la fois une expertise et une forme de littérature.

Vous utilisez le « je », vous avez des stratégies narratives, des titres accrocheurs... C'est sans doute très distinct des travaux d'expertise que vous faites par ailleurs...

Mes travaux d'expertise ne sont pas ficelés comme chez Allia, il faut mettre des notes de bas de page mais au fond la démarche est la même : donner à questionner à partir du singulier. Je pense que pendant longtemps je me suis forcé à écrire autrement mais c'est une erreur. L'acte littéraire est une forme de renoncement à vouloir plaire aux autorités scientifiques... Il y a toujours le risque de se brider, de faire des trucs tièdes. Maintenant je vais vers des textes qui réconcilient les deux. L'anthropologie urbaine, après *Contre Télérama*, m'a permis de réconcilier le narratif, la poétique, et une dimension scientifique d'enquête. C'est terrible une expertise qui vous explique que telle ou telle institution où sont placés des enfants fonctionne comme un rond qu'on découperait avec des camemberts. Au contraire, quand vous êtes confronté à des situations de violence, d'extrême souffrance, et même de vie ordinaire, il est tout à fait obscène de vouloir clore tout ça, de le réduire à quelque chose qui serait identique à la théorie proposée. C'est une réification terrible et la raison littéraire permet de ménager des silences, de l'étrangeté – de montrer que l'expertise totale n'est pas possible. Les écrivains en disent souvent plus sur certains milieux que ceux qui prétendent en parler.

Toujours dans cette perspective « littéraire », il semble que vos livres recherchent une forme consubstantielle à leur contenu.

Moins pour le dernier, qui va plus vers l'essai. Ce n'est pas ce que je préfère. J'aime effectivement beaucoup, comme dans *Somaland* ou *Contre Télérama*, quand le fond guide la forme, ce qui n'est pas du formalisme. Le fascinant en anthropologie est que le terrain peut complètement orienter l'écriture. On va être amené, si on a un peu d'imagination, à reprendre des procédés qui existent dans la littérature, à les transformer, ou tout simplement des procédés qui existent sur le terrain – comme le jeu sur les polices de caractère, avec PowerPoint, dans *Somaland*. Le terrain peut être si complexe que l'on doit en rendre compte par la forme. C'est une attention qui permet de rompre avec la scolastique, l'académisme.

Sauriez-vous expliquer l'origine personnelle de cette approche singulière, qui combine raison scientifique et littéraire ?

Je ne sais pas quels « traumatismes », au sens large, ont pu m'orienter vers cela. Il doit y avoir une méfiance vis-à-vis de l'institution, un lien avec la transgression, quelque chose comme ça. J'ai du mal à me satisfaire d'un concept s'il n'est pas questionné. Je vous dis plus les symptômes que les raisons, que je ne connais pas. En tout cas, plus je lis les auteurs en sciences humaines, et plus j'ai eu envie d'aller vers ce biais-là : un « je » qui pourrait questionner plutôt qu'un « nous » qui prétendrait dire comment le monde tourne.

Propos recueillis par Christophe Dabitch et Gilles Magniont

LES MOTS SANS LES CHOSES D'ÉRIC CHAUVIER, Allia, 128 p., 6,20 €